

# Claude Yvon

## un abbé écrivain et journaliste au siècle des lumières

Pierre Davoust<sup>1</sup> et Emmanuel Davoust<sup>2</sup>

### 1. Origine

Claude Yvon est né le 15 avril 1714 à Mamers (province du Maine), de Jean Yvon (1680-1743), marchand et Marie Regnard, fille de marchand. Il est le troisième d'une fratrie d'au moins treize enfants. A douze ans, il est parrain de sa sœur Marie, et signe de son nom dans le registre paroissial.

Il est tonsuré le 19 septembre 1732 au Mans<sup>3</sup>.

### 2. Paris (1750 – 1752)

Avant 1750, l'abbé Yvon a quitté le Maine pour Paris et travaille peut-être au collège de Champagne, aussi appelé collège de Navarre. Il est répétiteur en théologie et prépare les étudiants en théologie à la rédaction de leur thèse.

#### 2.1 La collaboration à l'Encyclopédie

En 1750 il a 36 ans, Denis Diderot 37, Jean-Jacques Rousseau 38, qui publie cette même année son premier ouvrage, *Le discours sur les sciences et les arts*. Cette année-là est publié le prospectus annonçant la parution prochaine de l'Encyclopédie.

Les circonstances précises de l'engagement d'Yvon dans le projet d'Encyclopédie sont rapportées par l'abbé Barruel : « J'avais besoin d'argent, Raynal me rencontra, & m'exhorta à faire quelques articles, ajoutant qu'on me paierait bien. J'acceptai l'offre ; mon travail fut remis au bureau par Raynal, & je reçus de lui vingt cinq louis. Je me croyais très bien payé, lorsqu'un des libraires de l'Encyclopédie, à qui je faisais état de ma bonne fortune, me parut fort surpris d'apprendre que les articles remis au bureau par Raynal, n'étoient pas de lui. Il s'indigna du tour qu'il soupçonnoit. Peu de jours après, je fus mandé au bureau, & Raynal qui avoit reçu mille écus en donnant mon travail pour le sien, fut condamné à me restituer les cent louis qu'il avoit gardés pour lui<sup>4</sup>. »

Diderot confie aux abbés Yvon et Pestré les articles de morale, et, au début du moins, ceux d'histoire de la philosophie. Le chancelier d'Aguesseau, responsable de la Librairie, qui encourage le projet de l'Encyclopédie, a chargé Yvon d'assurer la censure des articles de théologie , pour éviter

---

1 Décédé

2 manu.davoust@free.fr

3 Archives diocésaines de la Sarthe, G 387, folio 193

4 Abbé Barruel, *Mémoires pour servir l'histoire du jacobinisme*, Hambourg, 1803, volume 1, p.54. [https://books.google.fr/books?id=Zo4\\_AQAAMAAJ](https://books.google.fr/books?id=Zo4_AQAAMAAJ)

que les censeurs officiels n'en empêchent la publication<sup>5</sup>.

En 1751 paraît le Tome I de l'Encyclopédie et quelques lignes flatteuses sur Claude Yvon dans le célèbre *Discours préliminaire*, signé d'Alembert. Yvon rédige 45 articles, dont Ame et Athée. Il figure parmi la douzaine de collaborateurs qui ont le droit de signer.

## 2.2 La thèse de Prades : un complot encyclopédique ?

Le journal de l'avocat Barbier<sup>6</sup> n'a été publié qu'en 1857, mais il est contemporain du scandale provoqué par cette thèse approuvée d'abord en Sorbonne, puis ensuite jetée au feu par cette même assemblée. Suivant Barbier, le complot aurait été le suivant. Claude Yvon travaille avec Jean-Martin de Prades à la rédaction de sa thèse. Ils y sèment des idées nouvelles, discrètement ou non exprimées. Une fois qu'il a obtenu son titre de docteur, le jeune abbé (il n'a que 21 ans) devient désormais libre d'explorer ces mêmes idées dans les longues colonnes des in-folio à venir. Comment le lui reprocher, puisqu'elles ont été approuvées par la sainte faculté de théologie?

La thèse est soutenue le 18 novembre 1751, avec le titre : *qui est iste cuius in faciem Deus inspiravit spiraculum vitae?* (quel est celui sur la surface duquel Dieu a répandu le souffle de la vie.) C'est l'HOMME, répond la première phrase. Une thèse de théologie qui commence ainsi semble bien humaniste.

A l'époque, de Prades partage un logement avec deux autres auteurs abbés. Certains supposent qu'il s'agit d'Yvon et Mallet, d'autres que ce sont Yvon et Pestré. Il s'agit en fait d'Yvon et Pestré<sup>7</sup>. Cela confirme la connivence entre Yvon et Prades.

Les huit censeurs approuvent la thèse, l'un sans même l'avoir lue. Quelques assistants discutent, mais finalement l'abbé de Prades est déclaré docteur. Et pourtant, que d'hérésies il a soutenues ! En voici quelques unes :

- La vraie religion est la religion naturelle, le théisme. Mais la révélation a été nécessaire pour les esprits grossiers (c'est une idée d'Yvon).
- La seule différence entre les miracles du Christ et ceux d'Esculape ou d'Apollonius de Tyane, c'est qu'eux furent annoncés par les prophètes.
- La chronologie établie par Moïse dans le Pentateuque est fautive, car en désaccord avec les traditions historiques chinoises. (On trouvera ce propos dans l'article Dieu).
- Le témoignage d'un, deux ou trois témoins, ne peut pas garantir la vérité d'un fait, ni même celui de plusieurs témoins interrogés séparément. Si cette interrogation séparée prouve la similitude des témoignages, on devient certain de la probité des témoins, on ne devient pas certain du fait. (Ceci se

---

5 H. Montbas, Quelques encyclopédistes oubliés, *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 1952, p.35

6 *Chronique de la régence et du règne de Louis XV (1718-1765)* ou journal de Barbier, avocat au parlement de Paris. Paris, 1857, p. 143.  
<https://books.google.fr/books?id=dpJAAAAAcAAJ>

7 Jean-Claude David. L'affaire de Prades d'après deux rapports de police. *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 1986, n° 245, p. 369. Pour un avis plus vague, voir : *Réflexions d'un franciscain sur les trois volumes de l'Encyclopédie, avec une lettre préliminaire aux éditeurs*, Berlin, 1754, p.11

<http://vd18.de/de-slub-vd18/content/pageview/36913500>

retrouve dans l'article Certitude).

On devine que les réactions furent violentes et rapides. Selon l'abbé de Prades les principaux responsables sont : « Les personnes qui répandaient sourdement que la thèse était impie, sont principalement les Jésuites, qu'on a ici en vue : leur haine contre l'Encyclopédie vient en partie de ce qu'ils ont prévu que ce dictionnaire ferait tomber celui de Trévoux, dont ils sont les auteurs, & en partie de ce qu'ils ont été éconduits, quand ils se sont proposés pour la théologie & pour la morale, on n'a voulu ni d'une théologie ni d'une morale de Jésuites<sup>8</sup>. »

En décembre 1751, le parlement est saisi. Le 21 janvier suivant, la thèse approuvée est condamnée solennellement. Or quatre jours après, le 25 janvier, paraît le Tome II de l'Encyclopédie, et dans ce Tome II l'article Certitude, signé de Prades. C'en est trop, l'Encyclopédie est entraînée dans la condamnation. Le complot - s'il y a eu complot - a échoué.

Le complot a-t-il vraiment échoué? On a bien deviné qu'il y en avait un, mais on ne l'a pas compris. L'autre complot contre la Sorbonne, le vrai, ne serait-il pas le suivant? Une thèse peu orthodoxe sera présentée aux juges. Il faudra endormir leur méfiance, jouer d'habileté, la faire passer, obtenir le titre de docteur en théologie, sachant bien que des protestations s'élèveront, que l'erreur du jury fera scandale et qu'il devra se rétracter.

Mais qui sera la vraie victime? Le faux docteur ou la Sorbonne elle-même, déshonorée publiquement pour avoir changé d'avis en deux mois sur des questions qui engagent la foi. Ce sera l'argumentation de Diderot lui-même, imprimée en gros caractères, et qui constituera la troisième partie de l'*Apologie de monsieur l'abbé de Prades*. Ce volume paraît, sans nom d'auteur, l'année même à Amsterdam où s'est réfugié Yvon. Les deux premières parties passent pour être l'œuvre de notre mamertin. La fille de Diderot, Madame de Vandeuil, garantit que l'œuvre est de son père, qui s'adresse ainsi à l'évêque d'Auxerre : « Ne croyez-vous pas, Monseigneur, que les disputes entre théologiens font plus de mal à la religion que les attaques des incrédules? » Serait-ce cela le vrai complot? Amener la Sorbonne à se ridiculiser dans ses contradictions.

Sur la demande de l'archevêque de Paris, un ordre est émis le 15 janvier 1752 pour reléguer les deux abbés dans leurs diocèses respectifs.

En février 1752, avant même la parution du Tome II de l'Encyclopédie, Yvon et Prades, poursuivis par la police, trouvent un refuge momentané chez René-Louis de Voyer d'Argenson, le frère de celui à qui l'Encyclopédie fut dédié. « 12 février 1752. Il y a des lettres de cachet expédiées contre les abbés de Prades et Yvon, qui ont été cachés chez mon curé, à Saint-Sulpice de Favières.[...] Malheur aux honnêtes gens paisibles, sains de cœur et d'esprit, mais qui ne maîtrisent pas assez bien leur langue sur la philosophie et la liberté ! » écrit René-Louis d'Argenson dans ses mémoires<sup>9</sup>.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur l'affaire de la thèse de l'abbé de Prades, qui a été abondamment documentée et discutée. Pour un récit contemporain de l'affaire, nous renvoyons à l'ouvrage *Le tombeau de la Sorbonne*, publié anonymement (par Voltaire) en 1753.

### **3. Amsterdam (1752 – 1755)**

<sup>8</sup> *Apologie de M. l'abbé de Prades*, 1753, première partie, p.6.

<sup>9</sup> René-Louis de Voyer de Paulmy, marquis d'Argenson, *Mémoires et journal inédit du marquis d'Argenson, ministre des Affaires étrangères sous Louis XV*, publiés et annotés par M. le marquis d'Argenson, Paris, Jannet, 1857-1858, volume 4, p.77.

Les services de police du royaume apprennent que les deux fugitifs vont se réfugier à Londres, en passant par Bruxelles<sup>10</sup>. Toutefois, le 16 février 1752, ils sont à Amsterdam. La Hollande est certes un choix judicieux : ce pays a alors une forte tradition d'accueil aux français persécutés pour leurs opinions, libres-penseurs ou protestants, comme Pierre Bayle (1647-1706). Ils peuvent y publier leurs œuvres controversées, grâce à un réseau de libraires français ou suisses expatriés, comme Prosper Marchand et Pierre Gosse à La Haye, ou Marc-Michel Rey (1720-1780), François Changuion (1694-1777) et Jean Frédéric Bernard à Amsterdam. Une partie importante de la littérature interdite en France s'y imprime.

A Paris, d'Alembert se démène pour aider les deux abbés ; il écrit à Maupertuis qui est à Berlin auprès de Frédéric II de Prusse. Ce dernier mentionne l'affaire dans une lettre au comte Algarotti le 16 février 1752 : « L'abbé de Prades et l'abbé Yvon sont en Hollande et ont envie de venir ici. L'on [d'Alembert] m'a écrit pour cela, mais je n'aime pas à me mêler de pareilles affaires. » d'Alembert intervient alors, avec plus de succès, auprès de Voltaire et du marquis d'Argens<sup>11</sup>. Le 18 juillet 1752, depuis le lointain Berlin, Voltaire écrit à Jean Martin de Prades. Une lettre du marquis d'Argens l'accompagne : « M. de Voltaire vous écrit par ce courrier, et si, en attendant que vos affaires soient arrangées en France, vous avez besoin d'argent pour votre voyage, il vous envoie une lettre pour en prendre. Je vous prie de faire mes compliments à M. Yvon<sup>12</sup>. » L'un et l'autre correspondants sont pleins d'une bienveillance qui atteste la solidarité du parti philosophique à l'égard de deux prêtres très compromis. L'abbé de Prades quitte probablement Amsterdam pour Berlin en août 1752, répondant à l'invitation de Voltaire et de Frédéric II. Yvon, lui, reste en Hollande.

Entre février et la fin de l'été, l'abbé de Prades rédige son *Apologie de monsieur l'abbé de Prades*. C'est une pratique courante admise à l'époque pour se défendre d'une condamnation. La participation éventuelle de l'abbé Yvon à cette œuvre a été longuement débattue. Une étude stylométrique de cette thèse, que nous publierons ultérieurement, montre qu'il l'a très certainement rédigée en grande partie. Toujours est-il que le manuscrit parvient à Diderot dans le courant de septembre 1752, et il est imprimé avant la fin du mois par l'imprimeur Bobin, qui avait une presse clandestine dans le faubourg Saint-Antoine. La troisième partie de cette Apologie, rédigée par Diderot, est, elle aussi, imprimée clandestinement un peu plus tard. L'abbé Pestré aurait été le correcteur des épreuves de cette édition<sup>13</sup>. Cette édition porte la mention « Amsterdam, 1752 », mais le matériel typographique trahit sa provenance<sup>14</sup>.

Pendant son séjour à Amsterdam, Yvon entreprend la rédaction de son premier ouvrage, *La liberté de conscience resserrée dans des bornes légitimes*, qui paraît à Londres (en fait à Paris, d'après la

---

10 Bibliothèque Nationale, Fond Joly de Fleury, 292, folio 321.

11 Lettre du mercredi 16 février 1752, *Oeuvres du comte Algarotti*, 1794, p.227  
<http://books.google.fr/books?id=nQz7UL-gEVYC>

Lettre citée dans : Elisabeth Badinter, *Les Passions intellectuelles, tome 2: Exigence de dignité (1751-1762)*, Fayard, 2002, p.77 ; C'est Badinter qui affirme que « l'on » est d'Alembert

12 Voltaire, *Correspondence*, édité par M. Theodore Besterman, Genève, 1953-1965, lettre 4950.

13 Pour une chronologie de publication de l'Apologie de l'abbé de Prades, voir :Diderot, *Oeuvres complètes*, tome IV, Le Nouveau Socrate, Idées II, p. 308-312. Badinter (op. cit.) date la parution à juin ou juillet 1752, mais elle est postérieure.

14 Barbier, *Catalogue Général*, CXLII, p.262

typographie) en 1754. Il s'y fait l'avocat de la tolérance envers les protestants. Pierre Renouard, l'un de ses biographes, affirme qu'il y écrit par ailleurs : « heureux pays que la Hollande, d'où l'on peut partir pour aller en paradis, par tous les chemins qu'on rencontre<sup>15</sup>. » Toutefois, cette phrase ne se trouve pas dans l'ouvrage.

### 3.1 Dans le réseau des libraires et de éditeurs

Peu après leur arrivée à Amsterdam, les abbés de Prades et Yvon se font connaître dans le réseau des libraires et des éditeurs, parce qu'ils cherchent à publier l'*Apologie de l'abbé de Prades*. L'abbé de Prades prend rendez-vous avec Jean Rousset de Missy, journaliste français exilé, l'un des nœuds du réseau avec Prosper Marchand ; mais, entretemps, survient l'invitation de Berlin<sup>16</sup>.

En septembre 1752, alors que Prades est déjà à Berlin, Rousset de Missy indique à Prosper Marchand que l'abbé Yvon travaille à l'ouvrage (vraisemblablement à la correction des épreuves) . Début décembre, Rousset de Missy annonce la sortie imminente de « cette apologie dont Rey nous menace dans 8-10 jours<sup>17</sup>. » L'ouvrage figure parmi les livres nouveaux annoncés dans *La Bigarure* de Pierre Gosse du 11 janvier 1753<sup>18</sup>. L'édition est de Marc Michel Rey, imprimeur-libraire à Amsterdam. Celui-ci n'a pas très bonne presse, si l'on peut dire. « La Hollande est infectée, depuis quelques années, de plusieurs moines défroqués, capucins, cordeliers, mathurins, que Marc-Michel Rey fait travailler à tant la feuille, et qui écrivent tant qu'ils peuvent contre la religion chrétienne, pour avoir du pain. » (Lettre de Voltaire à Marc-Antoine Chardon, 11 avril 1768)<sup>19</sup>.

Au début d'août 1752, Yvon semble avoir été pris dans des remous autour des *Amours du Zeonikizul*, un ouvrage scandaleux imprimé par les soins de Rey. C'est du moins la thèse de Rousset de Missy : « Voici une énigme qu'il faut vous expliquer. Les deux coquins sont Les abbés Noncourt Lorrain, & Yvon Pradiste. » Rey réclame à l'abbé Denoncourt l'exemplaire qu'il lui a prêté. Celui-ci refuse, parce qu'il a en fait envoyé l'exemplaire en France, probablement pour informer la Pompadour de cette publication qui la diffame. « Rey l'a fait redemander par un notaire, et le coquinisme a inspiré Noncourt pour ruiner Rey, de mettre l'avertisse<sup>^</sup>t dans la Gazette [d'Amsterdam, publiée par la veuve] de Tronchin, Rey y a répondu par un avertisse<sup>^</sup>t contraire. Noncourt a voulu riposter, la Tronchin n'a pas voulu<sup>20</sup>. ». Denoncourt et Yvon finissent par convaincre l'imprimeur de l'*Epilogueur moderne*, la feuille périodique de Rousset de Missy d'imprimer une riposte. Ce dernier l'en empêche, avec l'aide de la veuve.

15 Pierre Renouard, *Essais historiques et littéraires sur la ci-devant Province du Maine*, Le Mans, 1811, Volume 2, p.197

<https://books.google.fr/books?id=HNTxitYvRvMC>

16 Lettre de Rousset de Missy à Prosper Marchand, 21 août 1752 : Lettre 81 p. 152. La correspondance entre Rousset de Missy et Marchand citée dans les notes ci-dessous est publiée dans : Christiane Berkvens-Stevelinck et Jeroom Vercruysse, *Le métier de journaliste au dix-huitième siècle : correspondance entre Prosper Marchand; Jean Rousset de Missy; Lambert Ignace Douxfils. Studies on Voltaire and the eighteenth century*, vol. 312, 1993.

17 Lettre de Rousset de Missy à Proper Marchand, fin novembre/début décembre 1752 : Lettre 87, p.170.

18 *La Bigarure*, 1753, N3, p.23

<https://books.google.fr/books?id=qwxcAAAACAAJ>

19 *Oeuvres complètes de Voltaire : correspondance générale*, Paris, 1837, Tome douzième, p.889

20 Lettre de Rousset de Missy à Prosper Marchand, 13 décembre 1752 : Lettre 91, p.176

Dans ce contexte, Rousset de Missy accuse Denoncourt et Yvon d'être des espions de la Pompadour ou du marquis d'Argenson<sup>21</sup>. S'il est vrai que l'abbé Denoncourt, qui travaille au service des libraires d'Amsterdam, a proposé ses services d'espion au marquis, dans l'espoir de voir sa condamnation pour « mauvais joueur » commuée<sup>22</sup>, notre brave abbé ne paraît pas avoir l'étoffe d'un espion. Cette accusation, de même que celle de « coquinisme », détonnent avec ce que nous savons par ailleurs de l'abbé Yvon. Dans le cas présent, il aurait plutôt été victime de son ingénuité.

En 1754-1755, Yvon travaille chez Rey à la correction des épreuves du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* de Jean-Jacques Rousseau. Ce dernier semble satisfait du travail, comme l'indiquent quelques extraits de ses lettres à l'imprimeur : « Quoique je n'aye pas l'honneur d'être connu de M. l'Abbé Yvon, je vous prie de lui dire combien je suis sensible à ses bontés et le remercier derechef des soins qu'il veut bien se donner pour notre besogne. » (lettre de JJ Rousseau à Rey, 12 décembre 1754).

« Quand j'ai désiré qu'on suivit exactement le manuscrit je n'entendais pas parler de la ponctuation qui y est fort vicieuse. Priez M. l'Abbé Yvon de vouloir bien la rétablir dans les épreuves suivantes. » (lettre de JJ Rousseau à Rey, 3 janvier 1755)<sup>23</sup>.

### 3.2 Orateur d'une loge maçonnique

Yvon contribue à la création de la loge maçonnique «Concordia Vincit Animos» d'Amsterdam, fondée le 13 juillet 1755 par la grande loge d'Ecosse. Il ne faut pas s'étonner d'apprendre que notre abbé est franc-maçon, car, prenant leur essor dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, les loges françaises comptent alors 4 % de membres du clergé, principalement des curés et des vicaires, mais aucun évêque<sup>24</sup>. On compte peu d'adeptes parmi les auteurs de l'Encyclopédie, une quinzaine sur 270, dont le baron d'Holbach, l'astronome Lalande et bien sûr Yvon<sup>25</sup>. Il y en a aussi parmi les détracteurs du dictionnaire, comme le journaliste Elie Fréron et l'écrivain Charles Palissot de Montenoy. Il faut donc se garder de conclure, comme certains ont pu le faire avant 1950<sup>26</sup>, que l'Encyclopédie était une entreprise maçonnique, même si elle répond à certaines aspirations des

---

21 Lettre de Rousset de Missy à Proper Marchand, 20 novembre 1753 : Lettre 129 p. 238

22 Sur Denoncourt, voir : Emmanuel Boussuge, Littérature et criminalité : l'affaire La Rochegéroult (1753), *Fictions et vérités assassines*, études réunies par Sylviane Coyault, Presses universitaires Blaise Pascal, 2013, p.97-107 ; voir également e-sorbonne Numéro 12 > Le délit d'opinion à l'âge classique : du colporteur au philosophe > La traque des écrivains à l'étranger (I) : l'affaire la Rochegéroult.

23 La correspondance entre Rousseau et Rey est publiée dans l'ouvrage : *Lettres inédites de Jean Jacques Rousseau à Marc Michel Rey*, Ed. J. Bosscha, Amsterdam, 1858.

24 Sous la direction de Daniel Ligou, *Histoire des francs-maçons en France, 1725-1815*, Privat, 2000, p.140-141.

25 Robert Shackleton, the Encyclopédie and freemasonry, in *The age of the enlightenment : studies presented to Theodore Besterman*, Oliver & Boyd, 1967, p.234-235.

26 Gustave Lanson, questions diverses sur l'histoire de l'esprit philosophique en France avant 1750, *revue d'histoire littéraire de la France*, 19, 1912, 313-316 ; Louis-Philippe May, Note sur les origines maçonniques de l'encyclopédie, *revue de synthèse*, juin 1939 , 181-185 ; cités par Frank A. Kafker, in *The Encyclopedists as a group: a collective biography of the authors of the Encyclopédie*, Voltaire Foundation, 1996, p.92

francs-maçons.

Rousset de Missy est lui-aussi franc-maçon. Il révèle à Prosper Marchand en décembre 1752 qu'il est Maître de la loge d'Amsterdam (probablement « La Paix »)<sup>27</sup>. Or, Le nom d'Yvon apparaît également dans les archives de « La Bien Aimée », qui est la loge sœur de « La Paix ». Si Rousset connaît alors si mal l'abbé Yvon, c'est probablement parce qu'il fréquente à l'époque la loge d'Utrecht.

Yvon devient pour quelque temps l'orateur principal de la loge, expliquant à ses frères comment la franc-maçonnerie doit les transformer : «Oui, mes frères, c'est un temple que nous sommes en train de construire, dédié à la Vertu. Ses fondemens sont posés dans notre cœur. Les vertus morales et civiques en sont les ornemens. La concorde, en unissant les esprits et les cœurs, est le ciment. [...] Nous sommes nous mêmes, mes frères, les pierres vivantes de ce Temple<sup>28</sup>. »

« L'ordre dans lequel vous venez d'être initiés a été longtemps l'objet des calomnies publiques. Le monde, à qui il est plus commode de penser mal, que de penser bien des choses qu'on soustrait à sa connoissance, ne pouvoit s'imaginer que l'ordre rigoureux, qui lie nos assemblées secrètes, et en ferme l'entrée à tous les profanes, put être innocent de ces soupçons injurieux contre l'ordre tout ensemble. Ainsi autrefois la corruption payenne rejetta sur le christianisme naissant les crimes qu'il vouloit guérir en elle, & extirper entièrement de son sein<sup>29</sup>. »

#### 4. Liège : automne 1755 – octobre 1759

A la fin de l'année 1755, Yvon est à Liège où il aide Pierre Rousseau (1716-1785), dit Rousseau de Toulouse, à publier le *Journal encyclopédique*, périodique fondé à Liège le 1<sup>er</sup> janvier 1756. Il remplace l'abbé J. Prévost de la Causade, qui a quitté Rousseau au bout de six mois<sup>30</sup>.

Le clergé de la ville n'apprécie pas les articles publiés dans ce périodique, comme l'explique Pierre Rousseau : « Deux années s'écoulèrent sans qu'on pensât à nous inquiéter. Malheureusement pour nous on vint à attaquer le *Dictionnaire Encyclopédique*. Nous avons loué cet ouvrage, & nous en avons emprunté le nom. Pouvions nous n'être coupables aux yeux de ceux qui jugeoient de nous sur le mal qu'on disait de l'Encyclopédie<sup>31</sup> ? ».

Le Journal est interdit par un mandement daté du 27 août 1759. « Cette ordonnance fut publiée au Perron, au son de trompette et mise en garde de loi le 6 septembre suivant, et puis dans toutes les

---

27 Lettre de Rousset de Missy à Prosper Marchand, 15 décembre 1752 : Lettre 92, p.179.

28 Bibliothèque de la Grande Loge des Pays-Bas, La Haye, MS 38.1, f20 ; Cité par Margaret Jacob, *Living the enlightenment, Freemasonry and politics in eighteenth-century Europe*, Oxford University Press, 1991, note 127, p.273.

29 Bibliothèque de la Grande Loge des Pays-Bas, La Haye, MS 38.1, f2 ; Cité par Margaret Jacob, *Living the enlightenment, Freemasonry and politics in eighteenth-century Europe*, Oxford University Press, 1991, note 126, p.273.

30 Henri Francotte, *Essai historique sur la propagande des encyclopédistes français dans la principauté de Liège, Bruxelles*, 1879.

[http://archive.org/stream/mmoirescouronn301880acad/mmoirescouronn301880acad\\_djvu.txt](http://archive.org/stream/mmoirescouronn301880acad/mmoirescouronn301880acad_djvu.txt)

31 *Journal encyclopédique*, 1 octobre 1759, p.6.

<https://books.google.fr/books?id=tsxZAAAAcAAJ>

villes et les églises du pays, d'une manière solennelle<sup>32</sup>. »

Les journalistes doivent quitter précipitamment Liège au début du mois de septembre 1759. « Mr. P. R[ousseau]. fut instruit par quelques personnes charitables du coup foudroyant qui devoit mettre fin à son Journal & à sa fortune. Il n'attendit pas la publication du mandement, car qui est-ce qui aime à s'entendre nommer au Prône, quand ce n'est pas pour se marier ? Il se retira à Bruxelles & chargea un nommé Desroches, qui mangoit à Liège les restes d'une banqueroute qu'il avait faite à Tours, d'enlever ses presses, ses caractères & ses meubles le plus secrètement qu'il seroit possible. Il fut fidèlement servi par ce Desroches, qui fit charger tous ces effets sur une barque, les fit descendre la Meuse jusqu'à un certain endroit, dans la crainte qu'ils ne fussent arrêtés aux portes, en prenant la route directe, ce qui seroit arrivé<sup>33</sup>. »

« On aurait fait un bon coup, écrivit à ce sujet le comte de Ghistelle au Jésuite Poot, si on avait pu faire main basse sur tous les trésors d'iniquités que Rousseau renfermait chez lui et que son imprimerie l'autorisait d'avoir impunément. Il est parti, à ce qu'on dit, de cette ville, insalutato hospite, avec son fidèle ami l'abbé Yvon<sup>34</sup>. »

## 5. Bruxelles : octobre 1759 – février 1762

Rousseau et Yvon quittent Liège pour Bruxelles, capitale des Pays-Bas autrichiens, où ils sont accueillis par le comte Charles de Cobenzl, ministre plénipotentiaire à Bruxelles de l'Etat autrichien. Celui-ci leur permet de franchir la frontière sans tracas, et les aide dans leurs démarches pour s'établir dans la ville et y publier leur journal. Avec l'aide de l'abbé Yvon, Rousseau rédige *Une réponse des auteurs du Journal Encyclopédique à la lettre de MM. Les docteurs en théologie de l'université de Louvain contre ce journal*, datée du 4 septembre 1759<sup>35</sup>.

La réaction du clergé louvaniste ne se fait pas attendre. « [Rousseau] se hâta de faire travailler l'abbé Yvon, qui l'avoit suivi, à une apologie de son Journal, dont l'Université de Louvain se trouva si offensée qu'elle en porta des plaintes au Ministre menaçant d'en écrire à l'Impératrice<sup>36</sup>... » L'acharnement du clergé de Louvain à leur encontre finit par porter ses fruits. Le 12 décembre 1759, le chancelier de Marie-Thérèse d'Autriche recommande de refuser la permission d'imprimer le Journal condamné dans ses Etats, et, quelques temps après, les journalistes doivent quitter les États de Sa Majesté Impériale.

Pierre Rousseau trouve alors asile à Bouillon, capitale d'un petit duché souverain situé dans les Ardennes. Le duc Charles-Godefroid de la Tour d'Auvergne lui permet de s'y établir pour imprimer

32 *Messenger des sciences historiques et archives des arts de Belgique*, Gand, 1845, p.325  
<https://books.google.fr/books?id=1GQFAAAAQAAJ>

33 (Maximilien?) Malebranche, *le microscope bibliographique, satire contre Pierre Rousseau, de Bouillon et contre sa femme*, Amsterdam, 1771, p. 59-60.

<http://books.google.fr/books?id=sLYWAAAAQAA>

34 J. Kuntziger, *Essai historique sur la propagande des encyclopédistes français en Belgique dans la seconde moitié du XVIIIe siècle*, Bruxelles, 1879, p.25.

[http://archive.org/stream/mmoirescouronn301880acad/mmoirescouronn301880acad\\_djvu.txt](http://archive.org/stream/mmoirescouronn301880acad/mmoirescouronn301880acad_djvu.txt)

35 *La Réponse des auteurs du Journal Encyclopédique* est également publiée in extenso dans la livraison du 1 octobre 1759 du *Journal encyclopédique*, p.3-138.

36 (Maximilien?) Malebranche, op. cit., p. 63.

son Journal. Toutefois, Yvon ne l'y suit pas. « L'abbé Yvon, lassé de tant de changemens en si peu de tems & qui avoit entendu parler du triste pays des Ardennes, ne voulut pas en faire le voyage. Il s'attacha au nommé Desroches, dont nous avons parlé ; qui avoit obtenu à Bruxelles le Privilège d'une feuille d'Annonces<sup>37</sup>. » Il s'agit du périodique *Annonces et avis divers des Pays-Bas* que Charles Julien Brindeau Des Roches lance en mai 1760. Dans une lettre au comte de Cobenzl, Rousseau donne une autre raison de leur séparation : « Je me suis séparé de l'abbé Yvon, dont le nom m'aurait écrasé partout. »

Peu de temps avant Yvon, à l'été 1758, arrive à Bruxelles un aventurier journaliste, Jean-Henri Maubert de Gouvest (1721-1767)<sup>38</sup>. Ce dernier est nommé directeur de l'imprimerie royale, créée en sa faveur grâce au comte de Cobenzl, ce qui lui permet de relancer une feuille périodique sous le nouveau titre de *Gazette des Pays-Bas* en mai 1759, puis de lancer *Le Mercure historique et politique des Pays-Bas* et *Les mémoires du temps ou recueil des gazetins de Bruxelles*, en mai 1760. En outre, Maubert est associé aux *Annonces et avis divers des Pays-Bas*, lancées par Desroches en août 1760. Toutes ces feuilles périodiques sont imprimées par Maubert ; elles sont sous son contrôle et surtout celui du comte de Cobenzl.

Yvon contribue probablement aux différents périodiques à un titre ou un autre à partir de 1760. Dans tous les cas, il a suffisamment bien connu Maubert pour publier son éloge après son décès en 1769. Pendant la courte période où Maubert est l'éditeur du *Mercure historique et politique des Pays-Bas*, il ne paraît que trois contributions anonymes. Deux d'entre elles<sup>39</sup>, une lettre-réponse défendant *l'Esprit des lois* de Montesquieu et un exposé sur le rôle des journalistes et de l'Encyclopédie, méritent notre attention : pourraient-elles être d'Yvon ? L'auteur de la première contribution est « l'un des principaux membres de ce corps célèbre [la société des encyclopédistes] ». L'autre contribution a de toute évidence été, elle aussi, rédigée par un encyclopédiste. Nous présenterons une étude stylométrique de ces articles, ainsi que d'autres articles anonymes attribuables à l'abbé Yvon, dans une publication ultérieure.

Yvon participe à l'édition du *Gazetin de Bruxelles*, qui publie « les nouvelles de la huitaine, les détails qui ne peuvent avoir place dans la Gazette, & qui concernent les divers Département du Gouvernement & de la Société<sup>40</sup>. » Selon une lettre de Maubert de Gouvest, citée par Charles Piot, Yvon est « l'un des habitués les plus assidus de notre salle de spectacle. »

Sa conduite et ses dettes obligent Maubert à quitter Bruxelles pour Paris en janvier 1761. Desroches et Yvon auraient contribué à sa mauvaise réputation en propageant des bruits sur ses relations avec la jeune sœur turbulente de sa compagne<sup>41</sup>. Maubert sera correcteur de Marc-Michel Rey à Amsterdam, avant de finir sa vie en Allemagne.

Le comte de Cobenzl, conscient de l'intérêt des feuilles périodiques lancées par Maubert pour l'Etat autrichien, fait alors appel à deux journalistes parisiens pour remplacer l'éditeur en fuite, François-

---

37 (Maximilien?) Malebranche, op. cit., p. 64.

38 Pour une biographie détaillée de Maubert de Gouvest, voir : Jeroom Vercruysse. *Candide journaliste: J.H. Maubert de Gouvest, gazetier à Bruxelles : 1758-1761*, in *Cahiers bruxellois, revue d'histoire urbaine*, 1974, tome 19, pp.46-83

39 *Mercure historique et politique des Pays-Bas*, n°9 mai 1760, p.149-167 et n°12 août , p.456-470

40 Jeroom Vercruysse, op. cit., p.66.

41 Jeroom Vercruysse, op. cit., pp.72-73.

Antoine Chévrier (1721-1762), et François-Vincent Toussaint (1715-1772)<sup>42</sup>. Tous deux ont collaboré à l'édition du *Journal étranger* à Paris. Toussaint a contribué à 429 articles de jurisprudence dans les deux premiers volumes de l'Encyclopédie. A ce titre, il fera certainement partie des fréquentations bruxelloises de notre abbé. Quant à Chévrier, il a plutôt un profil d'aventurier-journaliste, comme Maubert. Après des tractations et des disputes entre les deux candidats, le *Gazetin* est repris par Chévrier, et la *Gazette des Pays-Bas* par Toussaint.

Menacé d'arrestation pour avoir insulté le comte de Cobenzl, Chévrier s'enfuit en Hollande en septembre 1761. A La Haye, il édite *L'Observateur des spectacles ou anecdotes théâtrales*, pour lequel Yvon rédige alors la correspondance théâtrale de Bruxelles. Si Piot<sup>43</sup>, duquel nous tenons cette information, fonde sa remarque uniquement sur une lettre d'un « abbé \*\*\* » à la rédaction de ce journal, il fait probablement erreur, parce que la lettre est datée du 8 mars 1762, date à laquelle Yvon est vraisemblablement déjà à Paris. Toutefois, quelques articles historiques érudits sur la musique, le théâtre et l'opéra, publiés dans cette feuille périodique dans le courant de 1762, pourraient bien avoir été rédigés par notre abbé alors qu'il était encore à Bruxelles, ou encore envoyés de Paris.

En revanche, le personnage de l'abbé Yvon qui figure, sous le pseudonyme de l'abbé Quelles, dans la comédie *Le Journaliste*, écrite en 1880 par le bruxellois Frédéric Faber, et inspirée du travail historique de Charles Piot, n'a sans doute aucun trait commun avec le vrai abbé<sup>44</sup>.

La haute société bruxelloise est à l'époque ouverte aux idées libérales et à l'Encyclopédie. La pièce de théâtre *Le père de famille*, de Diderot, a sa première au théâtre de la Monnaie de Bruxelles le 3 septembre 1761. La pièce a un succès retentissant. Dans ses livraisons du 1 septembre au 2 octobre 1761, les *Annonces et avis divers des Pays-Bas* publient une série d'articles sur le théâtre, dans lesquelles elles font très bon accueil à la pièce de Diderot. « La représentation d'hier, la plus éclatante peut-être que jamais ait été donnée dans cette ville, a décidé d'avance la question qui nous a mis inutilement les armes à la main. Les Acteurs et la Pièce se sont aidés & servis mutuellement<sup>45</sup>. » Or, dans son roman autobiographique, *Le colporteur*, publié en 1762, Chévrier donne un avis peu flatteur des acteurs et de la pièce : « M. Diderot a déposé sa Comédie du *Père de Famille*, personnage d'autant plus digne de pitié, que tous les Comédiens du monde, si l'on excepte l'Acteur Brissard, l'ont estropié inhumainement, malgré les cris de la multitude, et les larmes d'un

---

42 Pour une biographie de Chévrier, voir : Charles Piot, François- Antoine Chévrier en Belgique, in *Bulletins de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*, 49<sup>e</sup> année, 2<sup>e</sup> série, 1880, p.217-245. Pour une biographie de Toussaint, voir :Gustav Charlier, Un encyclopédiste à Bruxelles, *Annales Prince de Ligne*, t. XVII, 1937, p. 5-22. Voir également les article correspondants dans le Dictionnaire des journalistes (1600-1789)

<http://dictionnaire-journalistes.gazettes18e.fr/journaliste/176-francois-de-chevrier>

<http://dictionnaire-journalistes.gazettes18e.fr/journaliste/776-francois-vincent-toussaint>

43 Charles Piot, François- Antoine Chévrier en Belgique, *Bulletins de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*, 49<sup>e</sup> année, 2<sup>e</sup> série, 1880, p.241. Frantz Funck-Bretano, *Figaro et ses devanciers*, Paris, Hachette, 1909, p.253

44 Frédéric Faber : *Un libelliste du XVIII<sup>e</sup> siècle, Jean-François de Bastide en Belgique (1766-1769)*, Bruxelles, 1880.

45 Bram van Ootveldt, The theatre de la Monnaie and theater life in the 18th century, *Studies in performing arts and film*, II, 2000, p.67. Bram van Ootveldt, *Tranen om het alledaagse, diderot en het verlangen naar natuurlijkheid in het Brussels theaterleven in de achttiende eeuw*, 2013, p.213

tas de femmes qui pleurent au spectacle sans sensibilité, et dans la seule vue de persuader au Public qu'elles ont une âme honnête. » Chévrier ne peut donc pas être l'auteur de la critique positive parue dans *Les Annonces*.

Nous pouvons supposer que cette critique, et, par inférence, que la plupart des articles sur le théâtre parus dans *Les Annonces* sont d'Yvon. En effet, dans la première partie des articles, qui concernent le théâtre en général, l'auteur écrit : « en vérité nous avons trop besoin de plaisirs, pour que nous ne permettions pas à notre raison de porter au hasard son flambeau sur tous les objets qui peuvent nous en procurer. » L'auteur écrit ailleurs que les passions et le goût ont leurs lois, qui sont à trouver en nous-mêmes, faisant là écho à d'Alembert dans son *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, (p.xxxi). « Ce n'est pas que les passions & le goût n'ayent une Logique qui leur appartient: mais cette Logique a des principes tout différens de ceux de la Logique ordinaire: ce sont ces principes qu'il faut démêler en nous. »

Pendant toute cette période d'exil, Yvon poursuit sa collaboration à l'Encyclopédie. Il l'affirme dans un ouvrage publié en 1785 : « Mon absence ayant fait rayer la lettre sous laquelle j'étais désigné, [mes articles encyclopédiques] sont sans aucune lettre dans les volumes qui ont suivi les deux premiers<sup>46</sup>. » En outre, il ne fut pas payé pour ces articles, comme le suggère une anecdote relatée par Pierre-Joseph-François Luneau de Boisjermain (1732-1801), souscripteur mécontent de l'Encyclopédie, dans un mémoire daté de 1771<sup>47</sup>. Il y évoque la triste expérience d'un abbé exilé en Hollande, qui réclame le paiement de ses articles pour l'Encyclopédie. Le libraire le Breton lui répond que ses articles n'ont pas été publiés. De retour en France, l'abbé peut compulsier les 17 volumes, où il trouve, à quelques exceptions près, tous les articles qu'il a rédigés.

En revanche, une fois retourné en France, il n'a pas poursuivi sa collaboration au *Journal Encyclopédique*. C'est ce que nous déduisons de la critique d'un livre dans la livraison du 15 septembre 1762 (p.32-33). Le journaliste y critique un passage du livre qui est en fait copié de l'article *Création* de l'Encyclopédie, article probablement écrit par notre abbé, comme nous le montrerons dans une future publication.

## 6. Paris (1762 -1769)

Yvon est de retour à Paris au début de 1762, comme nous l'apprennent les *Mémoires secrets* de Bachaumont : « L'abbé Yvon, qui passait pour avoir contribué en grande partie à la thèse de l'abbé de Prades & qui avait été comme enveloppé par la disgrâce, après dix ans d'exil reparaît enfin à Paris. Tous les matérialistes applaudissent au retour de cet illustre apôtre<sup>48</sup>. » Il fixe d'abord son séjour chez les Eudistes<sup>49</sup>, dans la résidence des Tourettes, qui est une maison d'accueil pour les

---

46 Claude Yvon, *Histoire de la religion où l'on accorde la philosophie avec le christianisme*, Paris, chez la veuve Valade, 1785, volume 1, p.258.

47 *Mémoire pour Pierre-Joseph-François Luneau de Boisjermain, souscripteur de l'Encyclopédie*, Paris, 1771, p.22

<http://books.google.fr/books?id=wRhBAAAACAAJ>

48 *Mémoires secrets de Bachaumont de 1762 à 1787*, Nouvelle édition par M.J. Ravenel, Paris, 1830, tome I, p.26 (4 février 1762)

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k63368345/f46.image>

49 Abbé Feller, *Supplément au Dictionnaire historique de l'abbé F.X. Feller, formant la suite de la nouvelle édition, revue et corrigée sur la troisième, et augmentée de quatre volumes*, Paris et Lyon, 1820, tome 4, p.520

prêtres de passage à Paris. Il n'a pas dû garder un bon souvenir de ce séjour, parce que, lorsqu'il demande une pension à l'archevêque de Paris en 1775, il ne faut pas la placer aux Eudistes, « où je suis résolu de ne point aller<sup>50</sup>. »

### 6.1 Dans les faveurs de l'archevêque de Paris

Une fois installé à Paris, Yvon se propose de publier un *Abrégé de l'histoire de l'Eglise* par une approche philosophique, ouvrage dont il a peut-être déjà commencé la rédaction pendant son exil. La revue janséniste *Les nouvelles ecclésiastiques* relate l'entreprise à sa manière fielleuse : « les philosophes » (lire « les encyclopédistes »), sur lesquels il comptait naïvement pour faire publier son travail, ayant refusé de lui apporter leur soutien, Yvon se tourne vers Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, celui-là même qui lança un mandement contre la thèse de Prades en 1752. « Ce prélat le reçut avec plus d'honnêteté qu'il n'a coutume d'en faire aux Curés de son diocèse : il crut bonnement que notre philosophe, en entrant à l'Archevêché étoit revenu à la Foi Catholique : il accepta les offres, c'est-à-dire la plume, le plaça dans son séminaire favori de St Louis, & se chargea de fournir à tout ce qui seroit nécessaire pour son entretien<sup>51</sup>. » De son côté, Bachaumont, dans ses *Mémoires secrets*, raconte que : « M. l'abbé Yvon, depuis son retour, est fort bien avec M. l'archevêque : il lui communique le plan d'une nouvelle Histoire Ecclésiastique qu'il a entreprise, et qu'il compte traiter philosophiquement. Ce mot n'a point effrayé Sa Grandeur<sup>52</sup>. »

Yvon se propose aussi d'écrire quinze *Lettres à M. Rousseau, pour servir de réponse à sa lettre contre le mandement de l'archevêque de Paris*, en trois ou quatre volumes in-12, en réponse à une lettre que Jean-Jacques Rousseau écrit à l'archevêque en mars 1763, défendant ses idées déistes. Charles Palissot, qui affirme avoir connu Yvon, nous donne la raison de cette publication : « Il fut obligé cependant, pour se dérober aux persécutions et à la misère, de faire à ses supérieurs quelques sacrifices de complaisance : il écrivit, entre autres, quinze lettres au philosophe de Genève<sup>53</sup>. » Un autre témoignage de l'accommodement d'Yvon nous est donné dans les *Oeuvres complètes de Jean-Jacques Rousseau* : « On sent que c'est un ouvrage de commande fait par un homme d'esprit, qui, dans le fond, étoit de l'avis de l'écrivain qu'il critiquoit : mais il falloit gagner la pension<sup>54</sup>. »

Bachaumont décrit, à sa façon ironique, l'accueil que les salons parisiens firent aux *Lettres à M. Rousseau*, qui paraissent en septembre 1763. « M. l'abbé Yvon, ce fameux proscrit comme complice et auteur de la thèse de l'abbé de Prades, revenu depuis quelque temps en ce pays, avait annoncé qu'il fallait un ouvrage capable de surprendre. Il paraît cet ouvrage, & il étonne en effet, non par la manière dont il est traité, mais par son but extraordinaire dans un pareil homme ! C'est une réponse

<https://books.google.fr/books?id=kK-dUApKANUC>

50 Lettre de l'abbé Yvon au Marquis d'Argenson, 21 octobre 1775

51 *Nouvelles ecclésiastiques, ou mémoires pour servir à l'histoire de la constitution unigenitus*, 27 mars 1778, p.52.

52 *Mémoires secrets de Bachaumont de 1762 à 1787*, Nouvelle édition par M.J. Ravenel, Paris, 1830, tome I, p.107 (6 novembre 1762)

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k63368345/f127.image>

53 Charles Palissot de Montenoy, *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature, depuis François 1<sup>er</sup> jusqu'à nos jours*, Paris, 1803, Tome II, p.487-489. Charles Palissot de Montenoy, *œuvres complètes*, volume 5, 1809 p.440-441

54 *Oeuvres complètes de Jean-Jacques Rousseau*, tome quatorzième, Emile, tome cinquième, 1792, p.301.

à la lettre de J.J. Rousseau à Christophe de Beaumont, archevêque de Paris. On est tout-à-fait émerveillé de voir un apôtre de l'athéisme tourner casaque, & servir de bouclier à M. de Beaumont. Il ne paraît encore que la première partie de cet ouvrage ; il doit contenir quinze lettres ; elle renferme une préface fort longue, suivant l'usage de ce verbeux métaphysicien, & la première lettre ; c'est-à-dire que, pour réfuter une brochure très mince, ce champion volumineux se dispose à donner au public une suite de trois ou quatre volumes in-12. Quant au style, personne n'osera le mettre en parallèle avec la plume brûlante de Rousseau<sup>55</sup>. » Toutefois, deux lettres seulement sur les quinze prévues sont publiées.

Les trois premiers volumes de *l'Abrégé d'histoire de l'Eglise*, annoncé en huit volumes dans sa préface, paraissent en 1766 et 1767. En avril 1768, la publication des volumes suivants est interdite. *Les Nouvelles ecclésiastiques* donnent une version des faits : « L'auteur qui avoit eu de la peine à se contenir dans ces premiers volumes, se démasqua dans le quatrième, que M. l'Archevêque fut obligé de l'abandonner. » Les *Mémoires secrets* en donnent une autre : « Après différents revirements, l'affaire est portée devant M. l'archevêque, qui, entouré d'hommes ignorants & à préjugés, s'est absolument opposé à la publicité de la suite de cette histoire, qui devoit avoir douze volumes. En vain l'abbé a demandé ce qu'on trouvoit de répréhensible dans son ouvrage. ». La pension de l'archevêché que touchait Yvon est probablement supprimée à la même époque<sup>56</sup>.

## 6.2 Rédacteur au Journal de l'agriculture

De décembre 1766 à juin 1770, Yvon est rédacteur du *Journal de l'agriculture*, fondé l'année précédente pour l'étude et la discussion de questions économiques. Décembre 1766 marque un changement important dans l'histoire de la feuille périodique, puisque le premier directeur, Pierre Samuel Dupont de Nemours, favorable à la physiocratie, est remplacé par François Véron Duverger de Forbonnais (1722-1800), qui infléchit la politique éditoriale dans le sens opposé, et les articles publiés deviennent nettement anti-physiocratiques et en faveur de la liberté du commerce<sup>57</sup>.

On peut à juste titre s'interroger sur la raison qui a amenée Yvon à la fonction de rédacteur. Forbonnais l'a invité à rejoindre la nouvelle équipe éditoriale probablement parce qu'il le connaissait bien. Deux raisons possibles à cela : Forbonnais a contribué aux articles d'économie des tomes III,

55 *Mémoires secrets* de Bachaumont de 1762 à 1787, Nouvelle édition par M.J. Ravenel, Paris, 1830, tome I, p.210 (5 septembre 1763)

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k63368345/f230.image>

56 *Nouvelles ecclésiastiques, ou mémoires pour servir à l'histoire de la constitution unigenitus*, 27 mars 1778, p.53. *Mémoires secrets de Bachaumont de 1762 à 1787*, Nouvelle édition par M.J. Ravenel, Paris, 1830, tome II, p.267 (12 avril 1768)

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6336835k/f271.image>

Abbé Feller, op. cit., p.520.

<https://books.google.fr/books?id=kK-dUApKANUC>

57 Pierre Teyssendier de la Serve, *Mably et les physiocrates*, 1911, p.34 ; Christophe Bormans, *L'indispensable de la pensée économique*, 2003, p.38. Georges Weulersse, *Le mouvement physiocratique en France (1710 à 1770)*, 1910. *Dictionnaire des journaux (1600-1789)*, sous la direction de Jean Sgard. Paris, Universitas, 1991 ; Christophe Bormans, *L'indispensable de la pensée économique*, 2003, p.38. Gabriel Fleury. *François Véron de Forbonnais, sa famille, sa vie, ses actes, ses œuvres (1722-1800)*, Mamers, Fleury, 1915.

[http://archive.org/stream/franoisvrond00fleu/franoisvrond00fleu\\_djvu.txt](http://archive.org/stream/franoisvrond00fleu/franoisvrond00fleu_djvu.txt)

IV et V de l'Encyclopédie ; comme Yvon, il est domicilié à Paris en 1751. Il a une résidence à Champassant, près de Mamers, ville natale d'Yvon, où il se rend brièvement tous les ans. Il pourrait même y avoir une troisième raison, s'il est franc-maçon, encore que son nom n'apparaisse pas dans l'ouvrage d' André Bouton paru en 1958 sur les franc-maçons sarthois.

Soulignons ici qu'un certain nombre de publications attribuent à Yvon la responsabilité de la politique éditoriale anti-physiocratique du périodique, et, sans doute par inférence, la paternité d'articles anti-physiocratiques publiés dans l'autre périodique économique de l'époque, *La Gazette du commerce*, alors qu'il n'a vraisemblablement qu'un rôle d'exécutant, gérant les relations avec l'imprimeur, relisant les épreuves, etc., tâches qui sont de sa compétence depuis qu'il s'est occupé de l'édition de plusieurs feuilles périodiques à Bruxelles. Yvon aurait également relancé le périodique en 1778 avec Ameilhon, le renommant *Journal de l'agriculture, du commerce et des finances*, titre qu'il eut jusqu'en 1783<sup>58</sup>. Nous n'avons pas trouvé de sources de l'époque documentant cette dernière initiative d'Yvon, qui ne semble pas bien compatible avec ce qui suit.

## 7. Les Ormes (1769 – 1782?)<sup>59</sup>

1769 marque un nouveau tournant dans la carrière de Claude Yvon. Il est lié d'amitié avec le moine bénédictin Léger-Marie Deschamps, et rédige pour le *Mercure de France* une critique favorable des *Lettres sur l'esprit du siècle* de dom Deschamp. Ce dernier fait partie du cercle de « gens d'esprit et de philosophes » dont s'entoure le marquis de Voyer depuis qu'il s'est retiré aux Ormes [1090]. Le marquis est le fils de Marc-Pierre de Voyer de Paulmy, dédicataire de l'Encyclopédie. Le marquis alors connaît déjà Yvon, ne serait-ce que par le plan de son Histoire générale de la religion [222, 1768 ?].

Yvon ne réside en permanence aux Ormes qu'à partir du printemps 1771<sup>60</sup>. En juin de cette année, Thibault de Longecourt, secrétaire du marquis, quitte les Ormes pour prendre la charge de commissaire des guerres à Rochefort. Yvon sert alors de secrétaire au Marquis, et s'occupe également de l'importante bibliothèque.

Yvon réside parfois à Paris, pour faire sa cour à l'archevêque de Paris et à d'autres membre du haut clergé. Il en profite pour traiter avec d'éventuels imprimeurs de ses ouvrages. Il loge alors à l'hôtel de Voyer, rue des Bons-Enfants, d'où l'on voit les arbres du Palais Royal [71]. La marquise de Voyer séjourne la plupart du temps à Paris avec ses trois filles[1095]. Lors d'un séjour parisien, il fait une chute, se contusionne le bras et se démet la clavicule. A son retour aux Ormes, la marquise s'amuse de son apparence : « j'ai vu l'abbé Yvon avec son petit bras relié avec des petits rubans noirs, sur un

---

58 Gustav Schelle, *Dupont de Nemours et l'école physiocratique*, Librairie Guillaumin et Cie, 1888

59 Dans la suite du texte et dans les notes en bas de page ci-dessous, les notes à trois chiffres [NNN], incluant une date lorsque c'est utile pour la chronologie, renvoient aux documents numérotés dans *Léger-Marie Deschamps, Correspondance générale établie à partir des Archives d'Argenson*, Champion, 2006. La plupart des informations données dans ce chapitre sont tirées de cette correspondance.

60 Dans *Deschamps, Correspondance générale établie à partir des Archives d'Argenson*, des lettres datées tentativement de juin 1770 [376] et janvier 1771 [435] indiquent la présence d'Yvon aux Ormes. La première date en fait de juin 1771 (Thibault prend son nouveau poste) et, dans l'autre, le bibliothécaire dont il est question doit être Thibault et non Yvon.

habit violet, ce qui fait le plus joli effet du monde, à l'exception que ce petit bras est d'un pied plus court que l'autre. »[819, 15 novembre 1773]. Lors d'un autre séjour, il souffre de rhumatismes : « c'est l'effet d'une indiscretion plus que téméraire, qui dans ces jours de chaleur me faisait tenir au sortir du lit cinq ou six heures de suite à ma table les pieds nus sur le carreau. L'exercice et les bains ayant donné lieu à la transpiration, cela va beaucoup mieux. »[971, 3 août 1775].

L'abbé séjourne également au château d'Argenson, près de Sainte-Maure, non loin des Ormes, avec la filleule du marquis. Il se rend à Mamers en février 1773 « Après une longue absence, j'ai revu enfin mes pénates. », puis à nouveau en juillet 1773, pour régler des affaires de famille.

Le marquis étant un homme influent, Yvon sollicite son aide pour que l'un de ses frères puisse obtenir une commission de tabac, pour qu'un autre frère puisse avoir une place de regrat de sel (revente de sel au détail) à Paris, pour un cousin, cocher à la cour, qui a perdu sa voiture et ses chevaux, et son épouse qui a perdu sa commission de tabac, **pour un neveu engagé dans la marine**. Il intervient aussi en faveur d'amis ou connaissances, un médecin de Reims qui ne peut pas exercer à Paris, et qui est prêt à payer 50 louis à Yvon pour ce service, un bénédictin chassé « avec ignominie » de son poste, un ami de jeunesse qui s'occupe de recouvrer les biens de l'Ordre de Saint-Lazare, un officier qui souhaite être décoré d'une croix de Saint-Louis. Il intervient personnellement pour l'attribution d'une place de cavalier de la maréchaussée à Mamers. En revanche, l'un de ses parents, marchand de bois à Mamers, use de son nom auprès du marquis, sans l'en prévenir.

Par la suite, il est précepteur de Marc-René d'Argenson (1771-1842), fils du marquis. « Ce cher fils se porte à merveille. Nous le conduisîmes le lendemain de la Pentecôte à Noyers, où il a fait les délices de tous ceux qui ont eu l'honneur de le voir. Nous commençons à être les meilleurs amis du monde. »[625, 14 juin 1772]. Il s'occupe aussi de l'éducation de ses trois filles, Aline (1764-1812), Constance, (1765-1784) et Pauline (1767-1791), du moins quand il séjourne à Paris. « M. votre fils et mesdemoiselles ses sœurs se portent bien. Melle Aline prend beaucoup de goût au livre qu'elle explique. Et ce qu'il y a de commode, c'est que les règles de la syntaxe, qui rentraient difficilement dans sa tête, s'y gravent d'elles-mêmes par l'application que son auteur [le grammairien Dumarsais] lui en fournit à chaque instant. » [716, 27 janvier 1773]

Il s'occupe par ailleurs de l'éducation d'un neveu qui lui semble doué [625, 14 juin 1772]. « Je prie en même temps M le marquis de vouloir bien m'avancer trente-six louis sur la cure, parce que j'en ai un besoin extrême dans la circonstance présente, où un de mes frères me coûte 25 louis, avec un neveu dont je suis obligé de payer la pension. »[1002, juin 1776?]

### **7.1 Recherche d'une cure vacante**

Pendant toute la durée de son séjour aux Ormes, Yvon s'emploie à trouver une pension ou un bénéfice qui lui permette de subsister. Il peut prétendre soit à une cure, soit à l'une des récompenses offertes par le clergé. Dans tous les cas, le soutien du marquis lui est indispensable.

Dès le début, le marquis envisage de nommer Yvon à une cure proche, pour tenter de régler un problème qui dure déjà depuis plusieurs années. L'affaire mérite une petite digression. Il s'agit de la cure d'Argenson, dont l'église est plutôt une chapelle, attachée au château d'Argenson qui appartient à la famille. A l'époque, le curé est Henri-Jacques Guyet de la Gravière, un homme d'un tempérament « atrabilaire, insociable et d'esprit dérangé », qui s'est mis ses neuf familles de paroissiens à dos parce qu'il veut leur imposer un sacristain et un marguillier, une charge financière

qu'ils ne veulent pas assumer. Devant leur opposition il fait grève des messes à partir de 1769, et finit par disparaître<sup>61</sup>. La procédure pour démettre le curé d'Argenson dure des années, l'archevêque de Tours s'opposant à une nouvelle nomination tant que la mort du curé n'est pas prouvée.

En 1771, croyant l'affaire réglée, dom Deschamps exprime ses doutes au marquis : « Vous avez donc fait un curé de l'abbé Yvon, dont je ne puis pas faire un métaphysicien! N'en triomphez pas. Il est plus facile de donner du pain aux hommes que de la raison. Je souhaite que le bon archevêque de Tours parvienne à en faire un chrétien, et que vous poussiez la charité jusqu'à lui donner un vicaire ; car je ne crois du tout point à sa vocation curiale. » [515, 14 octobre 1771]

La cure des Ormes est une autre possibilité, si son curé est nommé au doyenné de Champigny [559, 11 décembre 1771]. La cure de Naintré, près de Chatellerault, devient une possibilité en octobre 1772, lorsque le curé est mourant. Toutefois, il finit par se rétablir.

L'obstacle principal à une cure en Touraine est l'opposition de l'archevêque de Tours, qui est « d'un esprit récalcitrant » [531, 25 octobre 1771], et qui « est cabré » [783, 24 juillet 1773] à l'idée de voir Yvon curé d'une paroisse de son diocèse. Il lui oppose un premier refus pour la cure d'Argenson en décembre 1771, qui laisse notre abbé amer : « Il faut que cet archevêque, si difficile en mérite, ait un furieux génie pour gouverner un vaste diocèse, tandis qu'il me refuse celui de conduire une quarantaine de paysans : et moi-même, après tant de veilles, je dois être fort surpris de me trouver au-dessous de tant de curés, qui, sans la moindre contention d'esprit, se trouvent heureusement doués de qualités qu'on suppose que je pourrais ne pas avoir. » [559, 11 décembre 1771]

Yvon est prêt à accepter toute cure. En octobre 1771, il demande au marquis d'user de son influence pour lui obtenir un canonicat de la sainte-Chapelle de Vincennes, dont il est gouverneur [531, octobre 1771]. En septembre 1773, apprenant que le titulaire du bénéfice d'une chapelle près de Dijon est décédé, Yvon demande au marquis de lui fournir une lettre de recommandation qu'il porterait, joint à son *Discours préliminaire*, à l'archevêque de Reims. Un mois plus tard, il apprend que le bénéfice a été attribué « à quelqu'un qui a été plus heureux que moi ». [799, 2 octobre 1773]

En juin 1776, toutes les difficultés semblent aplanies pour la cure d'Argenson, mais, faute de documents, nous ignorons si Yvon fut effectivement curé de cette paroisse. Bernard Delhaume mentionne que : « [de Voyer] le récompensa en lui faisant obtenir une cure en Touraine. » Un autre indice qu'il a pu être curé nous vient d'une communication de l'abbé Joseph Dedieu au premier congrès d'histoire ecclésiastique en 1934. « l'abbé Yvon, dont il raconte la nomination surprenante à sa cure, malgré l'évêque<sup>62</sup> » Pour en savoir plus, il faudrait consulter la correspondance des curés de villages avec l'Agence générale du clergé, conservée aux Archives Nationales. Il est possible, au vu de la lettre 1002 citée ci-dessus, que le marquis ait payé Yvon pour assurer le service de la paroisse d'Argenson en l'absence de son curé. Dans tous les cas, Yvon a obtenu le bénéfice d'une petite chapelle près de Langres, auquel il renonce en 1787 (voir ci-dessous).

Enfin, vers décembre 1781, le marquis de Voyer obtient pour Yvon le titre d'historiographe du comte d'Artois, le futur roi Charles X. Celui-ci séjourne aux Ormes vers le 5 juin 1777<sup>63</sup>, lors d'un

61 Abbé Bourderioux, tempête dans un verre d'eau, in *Bulletin trimestriel de la Société archéologique de Touraine*, Volumes 34, 1964, p.36

62 Abbé Joseph Dedieu, La résistance du Clergé rural aux idées philosophiques pendant le xviii<sup>e</sup> siècle, *Revue d'histoire de l'Église de France*, tome 20, n88, 1934, p. 380

63 Dans la Correspondance générale, la lettre 1004, qui annonce l'arrivée du comte d'Artois en Touraine, est datée du mardi 3 juin 1776. D'une part le 3 juin 1776 est un lundi (et le 3 juin 1777 un

voyage à Brest et à Bordeaux. Le marquis aurait-il profité de cette occasion pour obtenir cette distinction pour son protégé ? Toujours est-il que ce titre est surtout honorifique, et, s'il est accompagné d'une gratification, celle-ci n'est pas importante.

## **7.2 Recherche d'un bénéfice ou d'une pension**

Les assemblées du clergé, qui se tiennent régulièrement pour régler les questions légales et financières de l'Eglise, sont une autre option pour obtenir de quoi se mettre enfin « au-dessus des tyranniques besoins de la vie » [575, 12 janvier 1772]. A cette occasion sont distribuées récompenses, pensions et bénéfices. L'une de ces assemblées se tient en 1772, la suivante en 1775. Yvon peut compter sur l'appui de l'archevêque de Paris auprès de cette assemblée. [531, octobre 1771 ?; 625, 14 juin 1772] Les publications constituent l'autre appui indispensable à ses prétentions, soit qu'ils démontrent sa piété et son aptitude « à gouverner une petite paroisse de campagne » [559, 11 décembre 1771], soit qu'ils contribuent à la défense de la religion.

Yvon fonde aussi quelque espoir sur une éventuelle faveur de la Cour, comme il l'explique dans une lettre au marquis : « [L'archevêque de Reims] a déclaré qu'il verrait d'un bon œil et même qu'il récompenserait ceux qui travailleraient à raffermir dans ses fondements la religion nationale. Vous savez mieux que moi, Monsieur le marquis, que l'esprit de la Cour se porte aujourd'hui de ce côté-là ; et que soit bigoterie, soit politique (car je pense que la religion n'entre pas pour beaucoup dans la nouvelle tournure que prennent les affaires), on peut se flatter de lui arracher quelque pension ou bénéfice, si l'on est assez heureux pour attirer l'attention du public sur des ouvrages de l'espèce de ceux que je médite. »[575, 12 janvier 1772]

Pendant toutes ces années, il vit dans l'attente d'une réponse à toutes ses démarches et à celles du marquis, attente qui lui est de toute évidence bien difficile à supporter :

- « Il ne s'agit plus pour moi que de savoir le jugement qu'en porteront les théologiens de M. l'archevêque. Je suis sur des épines en attendant ce jugement ». [557, 8 décembre 1771]
- « Je suis dans la plus vive impatience d'apprendre le résultat de votre conférence avec M. l'archevêque [de Paris]. Je ne doute pas qu'échauffé encore par votre éloquence il ne se soit ouvert au clergé pour me gratifier de quelque légère pension. Elle me viendrait fort à propos pour arranger mes petites affaires. »[630, 28 juin 1772]
- « Voici le moment qui approche, où je dois tout tenter pour me procurer, s'il est possible, quelque faveur du clergé. »[928, 30 octobre 1774]
- « M. Bergier, entre autres, pour les ouvrages qu'il a composés en faveur de la religion, a obtenu un canonicat de Notre-Dame et une place chez Mesdames, à Versailles. Je n'aspire pas à de tels honneurs, ni à de tels bénéfices. Mais au moins M. l'archevêque de Paris pourrait disposer à mon avantage de quelque bénéfice un peu honnête. » [982, 21 octobre 1775]
- « Si l'assemblée a décerné des récompenses pour ceux qui ont fait des ouvrages utiles et solides, par quelle fatalité serais-je exclu de ces récompenses ? »[986, 25 novembre 1775]

En décembre 1775, alors que l'assemblée du clergé est sur le point de terminer ses travaux, il reste peu d'espoir pour Yvon. « [L'archevêque de Paris] ne pouvait faire autre chose pour moi, sinon de me payer une pension aux eudistes. [...] M. l'archevêque de Vienne releva mes espérances par l'entretien que j'eus avec lui. J'ai donc continué à espérer, mais sans avoir de certitude. »[990, 9 décembre 1775]

---

mardi), d'autre part le comte d'Artois a la rougeole à cette date (lettre de Marie Antoinette à sa soeur, 10 juin 1776, « nous avons laissé à Versailles le comte d'Artois qui a la rougeole. »)

En 1777, il sollicite auprès du comte de Saint-Germain, ministre de la Guerre, une place de professeur à l'Ecole royale militaire, sans succès<sup>64</sup>.

### 7.3 Rédaction d'ouvrages

Comme nous l'avons déjà indiqué, pour Yvon, la rédaction d'ouvrage est principalement destinée à s'assurer des ressources pécuniaires : « je pâlis sur mes livres et sur mon papier, pour mériter l'attention du clergé. » [954, 6 mai 1775] Ces écrits, s'ils sont de circonstance, traduisent néanmoins la pensée profonde de l'abbé. « L'histoire de la religion ne doit pas être un ouvrage théologique. Aussi la théologie sera-t-elle toujours chez moi subordonnée à la philosophie. » [928, 30 octobre 1774] Il s'agit simplement d'être prudent dans la rédaction, pour ne pas se voir refuser le visa des censeurs.

A l'automne 1771, Yvon rédige le *Discours préliminaire*, un pavé de 564 pages, qui constitue un résumé détaillé de son futur ouvrage, *Accord de la philosophie avec la religion, prouvé par une suite de discours relatifs à treize époques*. Il envoie les cahiers successifs de sa rédaction au fur et à mesure au marquis, avec mission de les transmettre à l'archevêque de Paris, pour qu'il les soumette pour approbation à ses théologiens. Nous n'avons pas d'information sur la réception de ce texte en haut lieu.

En mars 1774, Yvon entreprend de rédiger l'ouvrage annoncé dans le *Discours préliminaire*. Il évoque le calendrier pour la première époque dans une lettre au marquis : « Tous ces discours seront mis au net au commencement de juillet, et prêts à subir l'examen du censeur et à être mis sous la presse. C'est par ce premier volume que j'ai dessein de débiter. Toutes les autres Epoque ne me demanderont chacune que quelques mois pour être finies et perfectionnées, autant qu'il est en moi. » [906, 22 mai 1774]

Yvon réside à Paris pendant au moins un an à partir de juin 1775, principalement pour faire approuver et publier son ouvrage. Il commence par soumettre au censeur le *Discours préliminaire*. Bien que le censeur choisi soit le frère d'un de ses amis, il refuse d'apposer son visa. « J'ai eu beau lui représenter que ce n'était point avec des raisons théologiques qu'on refusait les livres des philosophes, je ne l'ai pas plus ébranlé que les plaintes de Didon ébranlèrent le pieux Enée. » [972, 16 septembre 1775] Yvon est obligé de revoir son manuscrit. A l'automne, pendant que siège l'assemblée du clergé, il soumet le nouveau *Discours préliminaire* aux archevêques de Paris et de Vienne, qui augurent tous deux favorablement de son ouvrage. A son tour, Yvon en espère une récompense de l'assemblée du clergé, qui, par malchance, ne se concrétise pas.

Yvon dîne deux fois chez l'imprimeur Moutard en décembre 1775, pour « terminer la vente de mon manuscrit. » [989, 5 décembre 1775]. L'ouvrage est imprimé au printemps 1776. En juin, Yvon peut écrire au marquis : « il y a huit jours que mon ouvrage a fini d'être imprimé. Le relieur a attendu quelques jours pour se mettre à l'ouvrage, afin que le papier ne fût point maculé. » [1001, 1 juin 1776]

Par la suite, l'ouvrage est revu et réédité sous d'autres titres : *Histoire philosophique de la religion* à Liège en 1779, puis *Accord de la philosophie avec la religion, ou l'histoire de la religion divisée en douze époques*, en 1782. Cette dernière édition est une version considérablement allégée de l'ouvrage, 161 pages au lieu de 928 pour celle de 1779. En revanche, l'ouvrage publié en 1785, qui a

---

64 Lettre de l'abbé Yvon au Marquis d'Argenson, 2 août 1777

pour titre *Histoire de la religion où l'on accorde la philosophie avec le christianisme*, ne suit pas l'ordre historique des premiers, et reprend des articles rédigés par l'auteur pour l'Encyclopédie.

En marge des ces ouvrages d'apologétique théologique, Yvon poursuit son travail d'encyclopédiste. Au printemps 1773, il rédige six cahiers pour un article sur l'histoire sacrée, et sept pour un article sur l'histoire ecclésiastique, qu'il demande au marquis de transmettre au philosophe Jean-Baptiste Robinet pour son supplément à l'Encyclopédie, qui paraît en 1776, à moins que ce soit pour l'Encyclopédie méthodique – histoire, qui paraît en 1784-1804. Yvon ne figurant pas parmi les auteurs identifiés, et les ouvrages ne contenant pas d'articles ainsi intitulés, on peut supposer que Robinet ne les a pas publiés, ou alors qu'ils ne couvraient qu'une partie du sujet, et ont été publiés anonymement sous un titre plus précis.

#### **7.4 Joutes philosophiques avec dom Deschamps**

Parmi les visiteurs du château des Ormes à l'époque où Yvon y réside, il y a le philosophe bénédictin Léger-Marie Deschamps (1716-1774), procureur du prieuré de Montreuil-Bellay, qui se trouve près de Saumur, à moins de 100 km des Ormes. Dom Deschamps est en relation avec le marquis de Voyer depuis 1759 et un familier des Ormes depuis 1763.

En 1769, dom Deschamps publie *Lettres sur l'esprit du siècle*. Yvon rédige un bref compte-rendu de l'ouvrage dans le *Mercur de France* d'octobre de cette année.

Jusqu'en 1774, date son décès, dom Deschamps se livre à des joutes verbales et par correspondance avec d'autres philosophes, pour faire connaître et mettre à l'épreuve ses vues très nouvelles. Au début, il contacte Rousseau, d'Alembert, Helvétius, Diderot. Bien que ces philosophes se montrent intéressés par ses manuscrits, ils ne répondent pas aux attentes du bénédictin. Celui-ci se rabat alors sur Jean-Baptiste Robinet (1735-1820), qui se trouve à Bouillon, puis sur l'abbé Yvon, faute de mieux. Le marquis de Voyer participe également aux débats. Les objections présentées par ses deux interlocuteurs au système philosophique de dom Deschamps vont l'amener à restructurer son argumentation et à y apporter deux éléments importants.

Dom Deschamps n'a pas une très haute idée des capacités de notre abbé à comprendre sa philosophie :

« Je croyais toute la société des O... dispersée, vous à Mont..., le marquis dans ses courses, et le gros abbé dans ses égarements d'imagination et dans ses délires philosophiques<sup>65</sup>. »

« si vous êtes content avec toutes les folies qui vous font délirer du matin au soir, tant mieux pour vous. » [694, 28 décembre 1772]

« Le bon abbé s'avisera-t-il encore de nous surcharger, Dom Patert et moi, de ses ineptes écritures? » [709, 15 janvier 1773]

« c'est un fou des Petites-Maisons qui a fait des études et qui sans raisonner déraisonne tout platement, à l'aide des études qu'il a faites. » [792, 20 août 1773] [Les Petites-Maisons était un asile d'aliénés à Paris]

« un homme qui effectivement n'entend ni ne raisonne » [793, 27 août 1773]

« vous êtes un bon diable que j'aime, mais vous êtes une f[outue] tête que je materai » [811, octobre 1773]

---

65 Lettre de X à Deschamps, mars 1773 ; cité dans Emile Beaussire, *antécédents de l'hégélianisme dans la philosophie française, Dom Deschamps, son système et son école, d'après un manuscrit et des correspondances inédites du XVIIIe siècle*, Paris, 1865, p.192.

« mais ne finirons-nous point de jeter du bon grain dans sa terre, qui n'est que du sable? »[859, 27 février 1774]

« mais cette pitoyable et orgueilleuse caboche était-elle digne que vous en eussiez fait les frais »[862, 11 mars 1774]

L'abbé Yvon fait des copies des textes de dom Deschamps à l'intention du marquis. Le bénédictin constate, à son regret, que le travail n'est pas bien fait : « la copie que l'abbé Yvon a fait de mon ouvrage. [...] Il y change, coupe et tranche, comme en pays ennemi, et cela à un point qui est inimaginable. Je n'en ai pu finir deux cahiers tant j'ai été outré. Les notes, dont la plupart sont retranchées, y sont placées à la diable, contre la prière que je lui avais faite de les placer toutes vis-à-vis du texte. »[686, 27 novembre 1772]

De son côté, l'abbé a bien du mal à se défendre contre les critiques de dom Deschamps et du marquis. « Je suis toujours dans la ferme persuasion qu'il a tout supposé et qu'il n'a rien prouvé. »[552, 1 décembre 1771] Le marquis lui répond par une remarquable tirade, énumérant tout ce que le bon abbé ne veut pas comprendre ou ne pas admettre, et conclue : « Il ne reste plus qu'à fermer les yeux à la lumière, afin d'avoir le plaisir de nier qu'elle existe, de traiter de chimères tout ce qu'on est décidé à ne pas concevoir. »[587, 11 février 1772]

L'abbé se plaint aussi du revirement d'opinion du marquis : « De votre aveu, vous avez regardé comme fou pendant douze ans celui dont vous préconisez aujourd'hui la sagesse. Pour moi, j'en suis encore au premier point. » [539, 10 novembre 1771]

Le marquis d'Argenson est mieux disposé envers l'abbé Yvon que ne l'est dom Deschamps, comme le montrent quelques extraits de lettres du marquis à l'abbé, vers 1773 : « Je suis heureux, mon cher abbé, sur le rapport que vous me faites, que votre chute vous a contusionné, et rien de plus : gardez-vous d'en faire d'autres, et que votre corps ne se modèle pas sur votre esprit, qui ne cherche jamais à se relever d'une chute qu'il ne choie plus lourdement. C'est votre dernière, et surtout le maudit espoir que je ne saurais me départir de vaincre votre roide et dure caboche, qui me forcent de faire les honneurs de votre esprit aussi naturellement que je viens de les faire<sup>66</sup>. »

« J'admire l'heureuse facilité que vous avez de vous monter à tous les tons et de vous faire le champion de tous les sentiments religieux et autres. C'est bien là le triomphe de votre fécondité, je n'ose pas dire de votre sincérité. J'ai toutes les peines du monde à ne pas faire ici l'application des deux vers dans lesquels on a si heureusement plaisanté la sagesse économique du prêtre Pellegrin<sup>67</sup> (1) .

(1) Le matin catholique et le soir idolâtre,  
Il soupait de l'autel et dînait du théâtre. »

L'abbé Yvon perd son protecteur au mois d'août 1782. Le marquis de Voyer meurt, à tout juste 60 ans, d'une fièvre occasionnée suite à une visite des marais de Rochefort, qu'il envisageait de faire assainir [1090].

---

66 Lettre reproduite dans Dom Deschamps, *Oeuvres philosophiques*, tome 2, Vrin , 1993, p.518.

67 Lettre du marquis de Voyer à Yvon, citée dans Emile Beaussire, *antécédents de l'hégélianisme dans la philosophie française, Dom Deschamps, son système et son école, d'après un manuscrit et des correspondances inédites du XVIIIe siècle*, Paris, 1865, p.195-196 ; la lettre est reproduite *in extenso* dans Dom Deschamps, *Oeuvres philosophiques*, tome 2, Vrin , 1993, p.518.

## 8. Coutances (1783 – 1789)

En 1783, Yvon trouve un autre protecteur, Ange-François de Talaru (1725-1798), évêque de Coutances, qui le nomme à un canonicat de sa cathédrale et le loge au palais épiscopal. Yvon devient chanoine de la prébende de Viviers à la Mancellière-sur-Vire, ce qui lui fournit une rente de 2270 livres sur sept ans<sup>68</sup>.

En 1786, Yvon est candidat à une récompense du clergé, avec l'écrivain Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814) et l'abbé hébraïsant Philippe du Contant de la Molette (1737-1793). L'assemblée du clergé ne leur accorde rien. En outre, ils « sont rayés honteusement<sup>69</sup>. »

Le 27 janvier 1787, il renonce par acte notarié au bénéfice de la chapelle Saint-Georges, au château de Percey (diocèse de Langres). L'acte précise qu'il réside au palais épiscopal<sup>70</sup>. Diderot était natif de Langres : est-ce une coïncidence ou une explication de ce bénéfice?

Claude Yvon meurt à Paris vers la fin novembre 1789, c'est ce que nous apprend l'acte de mise sous scellés de ses meubles et effets au palais épiscopal de Coutances, le premier décembre 1789<sup>71</sup>. On ne peut que spéculer, avec Jacques Toussaint, sur les raisons qui amènent Yvon à se trouver à Paris en 1789, année où se déclenche la tourmente révolutionnaire. « Il y était rappelé sans doute par sa fonction d'historiographe du comte d'Artois, frère de Louis XVI, et peut-être accompagna-t-il Mgr de Talaru quand ce dernier vint dans la capitale, en 1789, à titre de député du clergé de Coutances à l'Assemblée Législative<sup>72</sup>. C'est peut-être sous l'influence de Claude Yvon qu'il fit abolir par un vote de l'assemblée la pratique abusive de déport, abolition réclamée par les cahiers généraux<sup>73</sup>. »

L'inventaire en juin 1790<sup>74</sup> d'une malle de livres appartenant à Claude Yvon nous apporte un éclairage intéressant sur ses lectures favorites. Il avait constitué une bibliothèque assez éclectique, avec de nombreuses traductions des saintes Ecritures par l'abbé Lemaitre de Sacy et des livres d'auteurs bien pensants (Nicolas-Sylvestre Bergier, Bossuet, Fontenelle, Montesquieu, Pascal) ; les auteurs comptent aussi des jésuites (Jean François Baltus, Jacques-Joseph Duguet), un naturaliste genevois (Charles Bonnet), Antoine Court de Gébelin, un protestant champion de la tolérance religieuse, le baron d'Holbach, philosophe matérialiste et contributeur de l'Encyclopédie, l'abbé Raynal, ami des protestants, Corneille de Pauw, chanoine hollandais aux idées libérales, quelques

---

68 « 17 octobre 1783. Mr Claude Yvon, prêtre du diocèse du Mans, st au palais épiscopal de Coutances, chanoine en l'église cathédrale de cette ville et prébendé en icelle de la prébende des Viviers, située aux paroisses de la Mancellière et de Saint-Samson-de-Bonfossé, baille pour 7 années à Mr Philippe Ozenne, de la Mancellière, les grosses et menues dîmes de la Mancellière-sur-Vire et de Saint-Samson-de-Bonfossé, moyennant 2270 livres ». Archives départementales de la Manche, notariats de Coutances, cote 5E3036.

69 Bachaumont, *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres*, 1788, volume 33, pp. 86-87 (4 octobre 1786)

<https://books.google.fr/books?id=Pb8vAAAAMAAJ>

70 Joseph Toussaint, *Coutances des origines à la révolution*, Coutances, 1980, tome 2, p.199

71 Archives départementales de la Manche, notariats de Coutances, cote 5E2993.

72 L'archevêque est député du 27 mars 1789 au 30 septembre 1791. Il est à Versailles en septembre 1789, où il siège à l'Assemblée Nationale (voir son Mandement).

73 Joseph Toussaint, op. cit., p.200

74 Archives départementales de la Manche, notariats de Coutances, cote 5E2993.

auteurs étrangers (en traduction), enfin un seul des ses propres ouvrages, le dernier, *Histoire de la religion*. Comme le souligne Didier Masseau<sup>75</sup>, les bibliothèques privées de l'époque étaient souvent éclectiques.

Si l'inventaire est intéressant par ce qu'il décrit, il l'est aussi par ce dont il ne fait pas mention, comme une bible en latin ou des livres de prière. Or, dans la dernière partie de sa vie, Yvon était chanoine, attaché à la cathédrale de Coutances, et, de ce fait, tenu de participer à de nombreux offices et cérémonies dans cette église. On peut à la rigueur admettre qu'il ait emporté son bréviaire à Paris, mais qu'en est-il d'éventuels livres de prière en latin ?

## 9. Portrait de Claude Yvon

Grâce aux rapports de police sur les agissements des encyclopédistes, nous avons le signalement d'Yvon au 1<sup>er</sup> janvier 1753 : « taille ordinaire, fort gros, brun, portant perruque et le visage commun. C'est un prêtre qui a beaucoup d'esprit et qui écrit bien<sup>76</sup>. » Une autre note de police, datant du 24 décembre 1751, peint de lui un noir tableau : « prêtre de mœurs fort relâchés, d'une conduite peu réglée, qui Etoit reconnû pour un impie, un homme qui alloit dire la messe, immédiatement après la lecture des livres les plus abominables, qui avoit composé des livres scandaleux, qui Etoit En relation avec de prétendus esprits forts<sup>77</sup>.

Une remarque dans une lettre de Henri de Colmont au marquis, datée de juin 1771, nous donne quelques indications sur le tempérament de l'abbé : « s'il est aussi simple, aussi réglé et d'aussi bonne foi qu'il s'est montré à vous jusqu'aujourd'hui, supposons, par exemple, plus simple et de meilleure foi encore que le cénobite ... »[481] (« cénobite » désigne ici dom Deschamps.)

Comme nous l'avons vu, dom Deschamps ne brosse pas un portrait flatteur de l'abbé. Ailleurs, il le désigne sous le terme de « gros abbé ».

La compagne du secrétaire du marquis s'amuse de la naïveté de l'abbé dans deux lettres datées de décembre 1778.

« le gros enfant que voilà, au coin de ma cheminée, lisant [la revue du journaliste] Linguet.[...] Melle de Voyer et moi avons persuadé au gros enfant que M de Voyer était parti pour l'Amérique, sans trouver chez lui de résistances. Qu'on est heureux d'être aussi crédule.... »[1018]

« Le gros enfant est toujours comme à son ordinaire, s'amusant de tout ce qu'il rencontre, et laissant de côté ce qu'il devrait préférer à tout. Mais il craint le travail, comme un enfant paresseux. Je le priai l'autre jour de penser à tes lettres. Il me promit beaucoup, et ne m'a rien tenu. » [1019]

Le qualificatif paresseux revient ailleurs dans la correspondance : « Enfin le paresseux abbé Yvon vient de me donner de bonnes nouvelles. » [775]. Sa paresse nous est également révélée par sa tendance à plagier les textes de ses contemporains, comme l'a remarqué le Père Berthier<sup>78</sup> pour

---

75 Didier Masseau, *Les Ennemis des philosophes: l'antiphilosophie au temps des Lumières*, éditions Albin Michel, 2000, p.98.

76 Robert Darnton, *Les encyclopédistes et la police*, in *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 1986, 1, p.108

77 Jean-Claude David. L'affaire de Prades d'après deux rapports de police. *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 1986, n° 245, p. 368.

78 Guillaume François Berthier, *mémoires de Trévoux*, Tome LII, 1752, pp.146-189, 296-322, 424-469

l'article Ame (et d'autres) de l'Encyclopédie. Nous avons, pour notre part, constaté que près de la moitié du dernier ouvrage d'Yvon n'est pas de lui, mais emprunté à plus de 80 ouvrages. Pour l'article Athées, la proportion d'emprunt est de 85%.

Lorsque Yvon annonce que son ouvrage *L'accord de la religion avec la philosophie* comportera douze volumes, l'abbé Bergier écrit à un correspondant : « Ceux qui le connaissent disent qu'il n'aura pas le courage d'achever<sup>79</sup> », suggérant que notre abbé manque de persévérance dans ses entreprises.

Pour compléter ce portrait, son biographe Pierre Renouard note en 1811 : « il avait la simplicité et l'insouciance d'un enfant de douze ans<sup>80</sup>. »

## 10. Claude Yvon, ses contemporains et son temps

Pour bien comprendre l'originalité de la vie et de l'oeuvre de Claude Yvon, pour les mettre en perspective, il est essentiel de replacer l'itinéraire de notre abbé dans son contexte historique, et de le comparer à d'autres ecclésiastiques qui se sont démarqués de leurs contemporains. Nous pourrions ainsi faire la part des démarches véritablement originales, et de celles qui étaient dans l'air du temps.

Tout d'abord, le parcours tumultueux d'Yvon à l'étranger, pour surprenant qu'il paraisse pour un abbé, n'est pas exceptionnel. L'un de ses contemporains, Henri-Joseph Laurent (1719-1793)<sup>81</sup>, davantage connu sous le pseudonyme de Dulaurens, a connu un itinéraire assez semblable, quoique décalé d'une dizaine d'années dans le temps, ce qui laisse à penser qu'ils ne se sont pas connus. Laurent se destine initialement à une carrière religieuse : il est instruit chez les jésuites, puis admis dans la communauté des Trinitaires et ordonné prêtre en 1744. En août 1761, craignant, à juste titre, les poursuites de la police pour la publication de son pamphlet *Les Jésuitiques*, il s'enfuit à pied à Bruxelles, où il réside trois semaines, puis en Hollande. De fin 1761 à début 1763, il est employé à diverses tâches, dont celle de correcteur, chez Marc-Michel Rey. Pendant six mois de cette période, il participe à la rédaction du journal *Mercurius Hollandae*. De janvier à mars 1763, prenant la succession de Chévrier, il est le rédacteur de *L'Observateur des spectacles*. Il séjourne ensuite à Liège, où il loge chez l'imprimeur-libraire Denis de Boubers, qui publie quelques unes de ses œuvres<sup>82</sup>. En 1765, il participe à la rédaction du journal de musique le *Rossignol*. La même année, recherché par la police pour la publication de l'un de ses ouvrages, il s'enfuit en Allemagne où termine sa vie. Ce qui démarque Dulaurent d'Yvon, c'est le genre de ses écrits : poèmes satiriques, contes burlesques, romans ; et son tempérament : Stéphane Pascau, son biographe, le qualifie d'insatiable provocateur et de rebelle contre toute forme d'autorité.

Nous avons déjà évoqué dom Deschamps, comme Yvon davantage philosophe que théologien, un

79 Ambroise Jobert. *Un théologien au siècle des lumières. Correspondance avec l'abbé Trouillet (1770-1790)*, Centre André Latreille, 1987, p.163.

80 Pierre Renouard, *essais historiques et littéraires sur la ci-devant province du Maine*, Le Mans, 1811, volume 2, p.196-197

<https://archive.org/details/essaishistoriqu01renogoog>

81 Stéphane Pascau, *Ecrire et s'enfuir, dans l'ombre des Lumières, Henri-Joseph Dulaurens (1719-1793)*, éditions Les points sur les i, 2009, p.275-282

82 Didier Droixhe, *Une histoire des Lumières au pays de Liège: livre, idées, société*, éditions de l'université de Liège, 2007, p.119

esprit hors du commun, mais ignoré de ses pairs, car son système philosophique très innovant n'a été découvert qu'un siècle après sa mort.

L'abbé Guillaume-Thomas Raynal (1713-1796)<sup>83</sup> fut prêtre par opportunisme, déiste par conviction. Il est élevé chez les jésuites à Rodez, entre ensuite à la Compagnie de Jésus, mais la quitte vers 1747 pour rejoindre la capitale. Il rédige des *Nouvelles littéraires* et des ouvrages d'histoire, il est rédacteur au *Mercure de France*, ce qui lui permet de vivre confortablement. Ami de Diderot, s'il a participé à l'Encyclopédie, ce qui ne serait pas pour lui déplaire, c'est de façon anonyme ; il est trop prudent pour mettre en péril sa situation de rédacteur. L'œuvre pour laquelle il est le plus connu, *Histoire philosophique et politique des établissemens & du commerce des européens dans les deux Indes*, est condamnée en 1781, ce qui l'oblige à fuir le pays. Il se réfugie en Belgique, puis en Suisse et en Allemagne, où il vit de sa fortune. Il rentre en France en 1784.

Le père jésuite Claude Buffier (1661-1737)<sup>84</sup>, enseignant au collège Louis-le-grand et rédacteur aux *Mémoires de Trévoux*, a, selon son biographe Kathleen Wilkins, consacré sa vie à propager et vulgariser les connaissances dans la haute-société de l'époque, en tant que traducteur du latin et de l'italien, apologiste de la religion, philosophe, auteur de manuels de grammaire, d'histoire et de géographie, critique de livres. C'est une figure de transition entre le XVIIe et le XVIIIe siècle, qui a néanmoins marqué l'œuvre d'Yvon.

L'abbé Nicolas-Sylvestre Bergier (1718-1790)<sup>85</sup> a consacré sa vie à des ouvrages d'apologétique religieuse. Attaché à une petite paroisse de Franche-Comté, puis au collège de Besançon, il n'arrive dans la capitale que vers 1767, lorsque l'évêque de Beaumont lui offre un canonicat, auquel l'abbé Yvon aurait probablement pu prétendre. Il est également confesseur de la famille royale. Ses œuvres principales sont un *Traité historique et dogmatique de la vraie religion*, en 12 volumes (1780) et un *Dictionnaire de théologie dogmatique, liturgique, canonique et disciplinaire*, en trois volumes (1788). Le fait que ces deux ouvrages ont été réédités au XIXe siècle, par l'abbé Migne, témoigne de leur valeur aux yeux de l'Eglise. On l'a accusé de plagiat, à tort semble-t-il, parce que le plan de son *Traité* ressemblerait à celui d'un autre ouvrage. En revanche, tout ce qui n'est pas original dans cet ouvrage monumental est soigneusement référencé. Comme Yvon, il a répondu à l'Apologie de Rousseau contre l'évêque de Paris, dans un ouvrage intitulé *Le déisme réfuté par lui-même* (1766), qui a connu au moins cinq éditions. Dans son œuvre, il se démarque d'Yvon par son antagonisme aux idées philosophiques de l'époque, même si son *Dictionnaire* fait partie de l'Encyclopédie, ce dont on n'a d'ailleurs pas manqué lui faire le reproche.

Ainsi, parmi les religieux qui ont illustré le siècle des Lumières par leurs écrits, Claude Yvon se situe vers le milieu d'un spectre qui va des ultra-orthodoxes, qui n'ont pas dévié du droit chemin dans leur apologie de la vraie religion, aux esprits originaux, ignorés de leur vivant, et aux révoltés, bannis du pays lorsque leurs écrits venaient à être publiés. Il a su, dans ses œuvres, faire une place aux idées philosophiques qui ont agité son siècle et préparé la Révolution, sans pour autant renier les dogmes de la religion catholique.

---

83 Anatole Feugère, *Un précurseur de la révolution, l'abbé Raynal (1713-1796), documents inédits*. Thèse, Angoulême, 1922

84 Kathleen Sonia Wilkins, A study of the works of Claude Buffier, in *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, 66, 1969, p.15-29

85 Abbé Migne, *œuvres complètes de Bergier, docteur en théologie, chanoine de la métropole de Paris*, 1863, tome 2, p.11-16.

## **Remerciements**

Nous remercions Madame Anne-Sophie Traineau-Durozoy, du Service commun de la documentation de l'Université de Poitiers, qui nous a fourni gracieusement des images de 17 lettres de l'Abbé Yvon. Nous remercions Madame Emilie Niquet du service Archives et Musée de la Mairie de Sainte-Maure de Touraine, Monsieur Olivier Poncet de la SHRE, et Monsieur Claude Lecaplain, historien, qui ont aimablement répondu à nos demandes de renseignements. Nous avons bénéficié des ressources bibliographiques des bibliothèques de l'Université Jean-Jaurès, de l'Université Toulouse Capitole et de l'Université Paul Sabatier ; nous avons également utilisé le service de prêt entre bibliothèques de l'Observatoire Midi-Pyrénées.